

31. BONFIL R., *Cultura ebraica e cultura cristiana nell'Italia meridionale nell'Alto Medioevo*. In: FONSECA C. D., LUZZATI M., TAMANI G., COLAFEMMINA C., nota 5, pp. 115-159: 122 nota 22, 125, 131.
32. SHARF A., *Shabbetai Donnolo as a Byzantine Jewish Figure*. Bulletin of the Institute of Jewish Studies 1975; 3: pp. 1-18.

Correspondence should be addressed to:  
Giuliano Tamani, Università Ca' Foscari di Venezia, Dipartimento di Studi eurasiatici,  
San Polo 2035- 30125 Venezia I, e-mail: tamani@unive.it.

Articoli/Articles

LES SCIENCES MEDICALES DANS L'AIRE  
BYZANTINO-OTTOMANE, DE L'EMERGENCE DES  
EMIRATS D'ANATOLIE A LA CHUTE DE CONSTANTINOPLE  
(FIN XIII<sup>e</sup>-MILIEU XV<sup>e</sup> s.)

MICHEL BALIVET  
Université de Provence  
(Aix-Marseille I), Aix-en-Provence, F

SUMMARY

*MEDICAL SCIENCES IN THE BYZANTINE-OTTOMAN AREA, FROM  
THE EMERGENCE OF ANATOLIAN EMIRATS TO THE FALL OF  
CONSTANTINOPLE (END 13<sup>th</sup>-HALF 15<sup>th</sup>)*

*This article is a short analysis of the first activities of Medicine and Hospitals in the Turcoman and Ottoman Anatolia (end of XIIIth-middle of XVth). We also ask the question of relationships between Turkish and Byzantine Medical Sciences until the Fall of Constantinople.*

*Délimitation chronologique et spatiale*

Tenter un survol de l'état des sciences médicales dans l'aire byzantino-ottomane nécessite au préalable une précision terminologique. Par *aire byzantino-ottomane*, j'entends évoquer d'abord un espace, soit le territoire anatolien et balkanique où s'exercèrent les pouvoirs byzantin et ottoman; mais je veux aussi parler d'une période chronologique précise, soit celle qui débute avec l'émergence en Asie-Mineure de l'émirat ottoman et de ses confrères, les autres Beys turcs, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et qui se termine par l'occupation de Constantinople et des derniers lambeaux de territoire byzantin au milieu du XV<sup>e</sup> siècle par les sultans de la dynastie d'Osmân.

Pourquoi choisir une période qui, rapidement examinée, peut n'apparaître que comme celle des premiers balbutiements de la

*Key words:* Ottoman Medicine-Anatolia-Turkish Emirates

civilisation ottomane et comme un temps de désorganisation maximale de la culture byzantine finissante? La raison en est que cette époque des deux derniers siècles du Moyen-Age<sup>1</sup> correspond à une période d'étroite imbrication politique provoquée par la conquête turque des provinces, enclaves et petits Etats byzantins d'Asie et d'Europe<sup>2</sup>, conquête couronnée en 1453 par la prise de Constantinople. Or si cette imbrication turco-byzantine des XIIIe-XVe siècles est relativement connue de l'histoire événementielle<sup>3</sup>, elle est moins clairement perçue dès qu'il s'agit de l'histoire de la circulation des idées et du savoir<sup>4</sup>. C'est que l'on ne voit pas toujours très bien ce qui put y avoir d'échangeable entre les valeurs culturelles et scientifiques du groupe turc issu du monde nomade de la steppe centro-asiatique, islamisé et formé à l'école arabo-persane, et celles d'un Empire chrétien modelé très anciennement par les catégories mentales de la Grèce et de Rome.

#### *La question des échanges intellectuels byzantino-turcs*

Il s'agit donc d'un vaste questionnement concernant les échanges intellectuels supposés possibles ou non entre deux groupes humains que tout séparait culturellement mais à qui l'Histoire imposa une étroite cohabitation sociale et territoriale. Nous allons essayer d'appliquer ce questionnement, uniquement au cas particulier des sciences médicales? En bref, y a-t-il eu contact voire échange entre les médecines byzantine et turque depuis l'apparition des émirats turcs d'Anatolie<sup>5</sup> jusqu'à la chute de Constantinople et de Trébizonde<sup>6</sup>? Pour répondre à cette interrogation d'ordre relationnel, il faut au préalable se demander quelle était la situation des sciences médicales à Byzance dans les deux derniers siècles de son histoire, qui correspondent, en plusieurs domaines, à un temps de désorganisation et d'appauvrissement. De même pour les Turcs: quels pouvaient être la réalité et le degré d'avancement de la médecine dans les petits Etats semi-nomades de l'Asie-Mineure turcomane qui, vus des vieux centres musulmans du Proche-Orient, apparaissaient souvent comme des marches mal stabilisées politiquement et intellectuellement assez frustes.

Il ne peut être bien entendu question de retracer ici la longue et complexe histoire des médecines byzantine et musulmane is-

sues toutes deux, à des degrés divers, du monde gréco-romain. Le devenir médiéval de la médecine antique est, de la part des spécialistes contemporains de l'histoire des sciences, un champ de recherches en cours de constant défrichement<sup>7</sup>. Byzantins et Arabes préservèrent, développèrent et fécondèrent l'héritage médical ancien selon des processus complexes parmi lesquels il ne faut oublier ni l'apport syriaque des traducteurs jacobites et nestorien du califa<sup>8</sup> ni la place éminente occupées par les médecins juifs dans les cours de Constantinople, de Bagdad ou du Caire<sup>9</sup>.

Nous nous bornerons à nous demander si, au sein du monde médical méso et tardo-byzantin, se perpétue une science de qualité, celle par exemple, des *Archiatroi* de l'Antiquité tardive et du premier Moyen-Age comme Oribase de Pergame, médecin de Julien l'Apostat (IVe s.), Jacques le Psychestre, praticien et confident de Léon 1er (Ve s.), Alexandre de Tralles, frère de l'architecte de Sainte-Sophie (VIe s.) ou le chirurgien du temps d'Héraclius, Paul d'Égine (VIIe s.)<sup>10</sup>. A moins que, s'il faut en croire Anne Comnène au XIIe siècle, le savoir médical comme les autres disciplines n'ait eu à pâtir de l'abandon du goût de l'étude que constate la princesse impériale à son époque<sup>11</sup>.

On peut en outre chercher à savoir si la conquête turque a entraîné l'expulsion pure et simple du modèle médical byzantin pour y substituer une autre tradition scientifique faite de savoir arabo-persan et éventuellement d'un héritage chamanique d'Asie-Centrale. Ou bien les Turcs se sont-ils, au moins partiellement, mis à l'école de Constantinople, ne serait-ce que par l'intermédiaire des médecins grecs continuant d'exercer dans les émirats anatoliens?

#### *La médecine byzantine des Laskaris aux Paléologues*

En ce qui concerne l'état de la médecine byzantine dans la dernière époque de l'Empire, dès le temps des Laskaris de Nicée (1204-1261), il semble bien que la science médicale non seulement ne correspond pas au bilan négatif dressé jadis par Anne Comnène mais n'a rien perdu de sa vitalité ancienne, si l'on en juge par la production et l'influence d'un Nicolas Myrepsos, médecin à la cour de Nicée, dont l'oeuvre sera longtemps utilisée non seulement en Orient mais même en Occident où, aussi tard

qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, elle était reconnue comme *Codex pharmaceuticus* par la Faculté de Médecine de Paris<sup>12</sup>. Nicéphore Blémmydeès, auteur d'un certain nombre d'ouvrages médicaux, fait ses études de médecine entre 1216 et 1223, à Nicée<sup>13</sup> qui dirigée par des souverains qui se piquent eux-même de connaissances médicales<sup>14</sup>, apparaît comme un centre intellectuel suffisamment attractif pour que, par exemple, les membres d'une ambassade germanique composée de lettrés parlant le grec, entame des discussions suivies avec leurs homologues byzantins, sur la médecine notamment<sup>15</sup>.

Sous les premiers Paléologue, des noms sont à signaler comme celui de Démétrios Pépagomenos, médecin de Michel VIII et surtout celui de Jean Aktouarios à la cour d'Andronic III. Ce dernier, urologue de qualité, laissa des ouvrages de référence en ce domaine, fut le premier à découvrir le parasite intestinal nommé *tricocephalus dispar* et fait figure de pionnier dans les recherches sur les troubles psychosomatiques<sup>16</sup>.

Pour ce qui est des établissements de soins, il semble aussi que la situation était satisfaisante si l'on se réfère au bon fonctionnement de l'hôpital du monastère du Christ Pantokrator fondé par Jean II Comnène au XII<sup>e</sup> siècle: dans l'enceinte du couvent, se trouvent une école de médecine, une pharmacie, des bains et un hôpital de 50 lits avec service des urgences, chirurgie, consultation quotidienne des patients extérieurs, visites à domicile etc.... Le personnel comprend 16 médecins, une doctoresse, 8 assistants, un médecin militaire, un spécialiste des amputations ainsi que des pharmaciens et des sages-femmes, des infirmiers et infirmières, des hommes et femmes de salle<sup>17</sup>.

Ce tableau doit cependant être quelque peu retouché car l'hôpital du Pantokrator paraît avoir été une fondation impériale modèle, ce qui ne garantit pas nécessairement les mêmes conditions de soins dans des établissements moins prestigieux.

#### *Byzance à l'école des médecins musulmans?*

Un autre phénomène important doit être évoqué: il semble que les savants byzantins, en beaucoup de disciplines, aient pris l'habitude anciennement d'aller quérir une partie de leur savoir hors de l'Empire, ce qui laisse peut-être supposer certaines la-

cunes dans les sciences byzantines. C'est du moins ce que prétend Psellos au XI<sup>e</sup> siècle, qui constate avec amertume que les Arabes se distinguaient alors par l'étendue de leurs connaissances; ils laissaient, constate notre auteur, si loin derrière eux ces Héliènes orgueilleux de la sagesse de leurs pères, qu'ils regardaient avec mépris la demi-culture des Byzantins<sup>18</sup>. Et de fait, si quelques étudiants arabes et orientaux venus se former à Byzance sont parfois signalés<sup>19</sup>, le nombre de Byzantins s'inspirant de la science musulmane, voire allant chercher en terre d'Islam un savoir plus complet que celui dispensé dans les centres d'enseignement de l'Empire, est beaucoup plus remarquable.

Des médecins déjà cités comme Nicolas Myrepsos ou l'*aktouarios* Jean s'inspirent ouvertement des savants musulmans, l'un compilant des recettes arabes dans son *Codex pharmaceuticus*, l'autre dédiant au mégaduc Apokaukos un livre où il donne raison aux Arabes contre certains principes de Galien<sup>20</sup>. Le médecin Jean Abramios séjourne en Egypte en 1386 pour y chercher des médicaments nécessaires à la santé de l'Empereur byzantin<sup>21</sup>. On a aussi l'exemple d'un empereur de Trébizonde, Alexis II, s'adjoignant les services d'un médecin musulman nommé Hodja Lulu<sup>22</sup>.

Mais, le cas le plus connu de médecin s'expatriant chez les musulmans pour des raisons de formation scientifique est celui de Grégoire Chioniadès, *iatrosophistes* et *iatrikôtatos* byzantin (milieu XIII<sup>e</sup>-début XIV<sup>e</sup> s.): la carrière de ce personnage renommé est évoquée par le médecin Georges Chrysokokkès au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle.

Chrysokokkès, dans une lettre, rappelle sa propre formation dans la science perse auprès d'un prêtre de Trébizonde nommé Manuel<sup>23</sup>. Ce Manuel disait à Chrysokokkès

*... qu'un certain Chioniadès originaire de Constantinople et qui avait étudié toutes les sciences, désira apprendre une autre langue par laquelle il progresserait rapidement et exercerait correctement la médecine<sup>24</sup>, car il avait entendu dire par certains qu'il n'obtiendrait ce qu'il désirait qu'en se rendant en Perse (...) Passant par Trébizonde où il eut de nombreuses conversations avec le Grand Comnène (l'empereur grec de Trébizonde), et le mettant au courant de ses projets, il fut honoré de la plus grande sollicitude. Ayant reçu de sa part de nombreux subsides, il partit pour la Perse. En peu de temps, il s'instruisit des sciences des Perses et parla à leur roi qui par chance prit ses intérêts à coeur...*

Chioniadès recueillit et traduisit en grec de nombreux ouvrages scientifiques persans et arabes<sup>25</sup>, célèbre en Perse puis à Trébizonde et enfin à Constantinople où il finit par s'établir comme professeur de médecine<sup>26</sup>. Chionadès lui-même parle dans ses écrits *...des années si nombreuses...* (pendant lesquelles il séjourna)... *parmi les Perses, les Chaldéens et les Arabes ...*<sup>27</sup> justifiant ses longues années d'étude en terre étrangère par l'exemple scripturaire de l'éducation égyptienne de Moïse et celle Chaldéenne de Daniel<sup>28</sup>.

*Des médecins byzantins au service des émirs turcs*

Si l'on se penche sur les cas connus d'activités médicales dans les Etats turcs de l'Anatolie médiévale, aucun phénomène semblable de voyages d'études en direction des centres byzantins n'apparaît et Constantinople ne semble pas être un pôle médical attractif. Le seul contact médical clairement attesté entre Turcs et Byzance est celui provoqué par la présence dans les émirats anatoliens de médecins chrétiens, à côté de médecins juifs; cette présence de spécialistes non-musulmans était habituelle depuis longtemps dans les cours du monde islamique<sup>29</sup>. Les Beys turcs continuèrent apparemment cette pratique: ainsi auprès des émirs d'Aydın qui occupent l'Ionie byzantine dès le début du XIVe siècle, voit-on figurer des médecins byzantins<sup>30</sup> comme Michel Doukas grand père de l'historien du même nom. Ce dernier raconte que son aïeul, à cause de la guerre civile à Byzance,

*...se sauva en Asie chez Isâ fils d'Aydın (...) Comme mon grand-père était profondément érudit, maître dans toutes les sciences de l'extérieur et non expérimenté dans la pratique de la médecine, le tyran l'accueillit bien, lui fit de riches présents et lui donnant de grands revenus, il l'installa à Ephèse. Doukas adopta sa résidence étrangère comme sa patrie, estimant et honorant le souverain étranger et barbare comme couronné par Dieu<sup>31</sup>.*

Vers la même époque l'émir ottoman Orkhân ne se fait pas faute non plus de s'attacher les services d'un praticien chrétien nommé Taronitès qui, fort de sa position de médecin de cour, semble avoir une certaine influence sur le souverain turc. Un prélat byzantin, Grégoire Palamas, prisonnier des Ottomans en témoigne:

*L'émir ayant été pris de douleurs au foie, on fit venir le bon Taronitès, de tous les médecins celui qui aime le plus dieu en même temps qu'il est le plus aimé de Lui.*

Taronitès obtient d'Orkhân de meilleurs conditions de résidence pour Palamas:

*Quand Taronitès eut constaté qu'il me serait profitable, tant moralement que physiquement, d'aller résider à Nicée, il fit tout pour moi et s'efforça d'en persuader l'émir<sup>32</sup>.*

Ne pas oublier non plus l'influence possible de tel ou tel médecin grec passé à l'Islam et exerçant en pays musulman comme d'après son nom ce Kâtib al-Konstantinî qui écrit des ouvrages médicaux vers 1312<sup>33</sup>. Le médecin turc Hadji Pacha dont il va être question plus bas reconnaît clairement sa dette à l'égard des

*...médecins renommés parmi les chrétiens et les juifs habiles dans l'art de guérir; que Dieu les place dans son paradis et qu'il les couvre d'un vêtement de grâce et d'honneur<sup>34</sup>!*

*Les étudiants turcs en Egypte*

Il n'en reste pas moins que ce n'est pas vers Byzance que se dirigent naturellement les étudiants turcs mais bien vers les vieux centres d'enseignement d'Anatolie orientale, d'Iran, de Syrie, d'Iraq et surtout d'Egypte où Le Caire fait figure de centre scientifique particulièrement prisé par les Anatoliens désirant s'instruire et, de fait, nombreux sont les gens du Pays de Rûm qui viennent faire leurs études dans la capitale mamelûke profitant à l'occasion d'une *parenté en turcophonie* avec les maîtres de l'Egypte eux-même souvent de langue turque<sup>35</sup>. Théologiens, juristes ou hommes de lettres turco-anatoliens viennent se former dans les collèges (*medrese*) cairotes de leur propre initiative ou mandatés par les émirs d'Asie-Mineure qui ont un besoin urgent de former des cadres pour leurs jeunes Etats: ainsi, dans la deuxième moitié du XIVe siècle, de futurs grands intellectuels ottomans comme le poète et historien Ahmedi<sup>36</sup>, les juristes Fenarî et Bedreddîn séjournent-ils longuement au Caire<sup>37</sup> où ils ont été précédé par leur condisciple Hadji Pacha qui sera le pre-

mier grand nom de la médecine turco-anatolienne puis ottomane, le *Ibn Sina turc* ainsi qu'il fut surnommé ultérieurement.

*Hadji Pacha, l'Avicenne des Turcs*

Le biographe ottoman du XVI<sup>e</sup> siècle, Tashköprüzâde lui consacre une rubrique relativement brève:

*Le savant et méritoire mollah al-Hadj Pacha se rendit au Caire pour ses études (...) Il étudia la médecine jusqu'à y exceller et fut nommé médecin-chef de l'hôpital du Caire, direction qu'il assura de la meilleure façon. Il composa le Kitab al-Shifâ' fi-t-tibb (Livre de la guérison par la médecine), qu'il dédia à l'émir d'Aydn, Mehmed. Il en tira ensuite une version turque<sup>38</sup>.*

Les recherches du médecin turc A.S. Ünver dans les années cinquante de notre siècle permettent de suivre plus précisément la carrière du premier grand médecin ottoman. Originaire de Konya où il naquit vers 1335, il est envoyé par son père en Egypte pour poursuivre ses études. Il séjourne au collège (*madrâsa*) de Shayhûniyya qui semble un centre d'études attractifs pour les étudiants venus d'Anatolie<sup>39</sup> et y écrit plusieurs ouvrages à partir de 1370-771H. Il mentionne dans son oeuvre son professeur en médecine, le renommé *Ustâd* (Maître), Cheykh Djemaliddîn ainsi qu'un grand nombre de médecins égyptiens avec qui il fut en contact au Caire. Promu médecin-chef de l'hôpital Mansûriya<sup>40</sup>, il y fait carrière avant de retourner en Anatolie au début des années 1380 où, à Ephèse (Ayasoluk), il dédie son oeuvre médicale majeure, intitulée *Shifâ' al-askâm wa dawâ' al-âlâm* (guérison des maladies et remède à la douleur) à l'émir Aydnoglu 'Isâ'. Au moment de l'annexion de l'émirat d'Aydn par le sultan ottoman Murâd II, Hadji Pacha passe au service du nouveau maître de l'Ionie<sup>41</sup>, région dans laquelle il réside jusqu'à sa mort, plus précisément à Birgi, la vieille capitale des émirs d'Aydn<sup>42</sup>.

Voici quelques extraits de son oeuvre intitulée *Shifâ' al-askâm* à propos de allaitement des enfants:

*Les enfants doivent à tout prix téter le lait de leur propre mère. Il est suffisant d'allaiter les enfants deux fois par jour ou tut au plus trois fois par jour. Les enfants doivent être allaités à intervalle de six heures. Il est nuisible d'allaiter les enfants fréquemment. On ne doit pas donner trop de lait aux nouveau-nés. Il est recommandable de faire allaiter les nouveau-nés*

*par une autre femme les premières fois et cela en vue de permettre que le tempérament de la mère devienne calme et modéré. Si la mère ne pousse pas les enfants à téter au sein aux heures habituelles, les enfants engendrent des maladies de gorge. Il ne faut jamais donner le sein aux enfants avant d'avoir pris la précaution de le nettoyer après chaque allaitement, car la salive (pulpe) qui a coulé de la bouche de l'enfant peut lui répugner et lui faire refuser le sein.*

*Pour renforcer l'humeur et le tempérament des nouveau-nés on doit faire attention à deux choses. La première consiste à lui faire faire des légers mouvements gracieux et agréables et la seconde consiste à chanter doucement des airs gais et délicats lorsqu'on est auprès d'eux, car la musique renforce la sérénité de l'âme. Le fait de balancer fort le berceau de l'enfant après l'avoir allaité peut occasionner des perturbations de son estomac. Si la mère de l'enfant est de constitution faible, et n'est pas en mesure de donner le sein, il y a certaines conditions à rechercher avant de le confier à une nourrice. Tout d'abord l'âge de la femme qui doit allaiter doit être de l'ordre de 16 à 35 ans, car son tempérament est calme et modéré. La nourrice ne devra pas souffrir de déséquilibre mental.*

Quelques conseils pour l'alimentation, le sommeil, l'usage des bains:

*Le blé est l'aliment par excellence qui convient le plus à la constitution de l'être humain. Il est utile et profitable de se coucher après la digestion des repas. Il ne convient pas de dormir pendant plus de huit heures. Il est très nuisible de se laisser aller à certaines pensées et imaginations dans le lit avant de s'endormir. Le meilleur bain et le plus profitable est celui d'eau douce, dans une vieille bâtisse aux dimensions spacieuses.*

*Le bain est nuisible à ceux qui sont poitrinaires. Le séjour prolongé dans le bain occasionne des palpitations et des vomissements.*

*Il est utile de faire certains légers mouvements avant d'entrer dans le bain. Il est recommandable de se laver à l'eau froide. Mais cela n'est pas permis pour les enfants et les vieillards<sup>43</sup>.*

*Une école médicale en Ionie turque?*

La présence de Hadji Pacha, dans l'ancienne Ionie, à Ephèse puis à Birgi fin XIV-début XVe (on peut signaler aussi le médecin Bereket qui exerce et écrit à la cour du premier des Aydnoglu, Mehmed Beg, vers 1330-1340)<sup>44</sup> et celle, évoqué plus haut du médecin byzantin Michel Doukas au milieu du XIV<sup>e</sup> s. dans

la même ville d'Ephèse sont à rapprocher de la position en vue occupée à Birgi dans la capitale des Aydınoglu par un médecin juif, comblé par une cour musulmane d'honneurs suffisamment ostentatoires pour que cela étonne le voyageur arabe Ibn Battûta, de passage en Anatolie vers 1330. Ce dernier raconte:

*Tandis que nous étions assis avec le sultan de Birgi, il arriva un vieillard dont la tête était couverte d'un turban avec des boucles de cheveux pendant de chaque côté du visage. Il salua le prince, et le juge et le docteur se levèrent en son honneur. Il s'assit vis-à-vis du sultan, sur l'estrade, et les lecteurs du Coran étaient au-dessous de lui. Je dis au docteur: -quel est ce cheikh? Il sourit et garda le silence; mais je renouvelai ma question, et il me répondit: -c'est un médecin juif; nous avons tous besoin de lui, et à cause de cela nous nous sommes levés, lorsqu'il est entré, ainsi que tu l'as vu<sup>45</sup>.*

Sans aller jusqu'à parler, faute de renseignements plus précis, d'une école médicale turque spécifique dans une Ionie illustrée depuis l'Antiquité par des centres thérapeutiques aussi prestigieux que l'Hippocratie de Samos et l'Asklépeion de Pergame, on peut néanmoins penser que les activités médicales dans cette région anatolienne connurent au XIV<sup>e</sup> s. une vitalité certaine, encouragée systématiquement par le mécénat des émirs d'Aydın.

#### *Le célèbre médecin Sinân<sup>46</sup>*

Autre célèbre personnalité médicale dans les émirats anatoliens du XIV<sup>e</sup> siècle, contemporain de Hadji Pacha, le médecin et poète Sheykhi, connu de son temps sous le nom de *Hekim Sinân* (le médecin Sinân). Voici ce qu'en dit un dictionnaire biographique ottoman du XVI<sup>e</sup> siècle:

*Mollah Sheykhî était originaire du pays de Germiyan; il étudia dans sa jeunesse auprès du poète Ahmedî et de divers savants de son époque. Par la suite il se lia avec le cheykh soufi Hadji Bayram et s'appropriâ la connaissance de la tariqâ mystique. Puis il revint dans son pays, aux environs de Kütahya. C'est là que se trouve son tombeau (...) Sheykhî qui était malade des yeux, fabriquait des pommades pour les yeux qu'il vendait autour de lui<sup>47</sup>.*

Outre sa réputation en ophtalmologie, Sheykhî est très connu en Anatolie pour ses talents en d'autres branches médicales, comme le montre une anecdote rapportée par les sources ottomanes<sup>48</sup>: le

sultan ottoman Mehmed 1er qui régna de 1413 à 1421, tomba gravement malade lors d'une campagne en Anatolie. Il fit alors rechercher un habile praticien et on fit venir aussitôt Sheykhî célèbre en Asie-Mineure pour ses talents médicaux. Dès qu'il fut en présence du souverain, Sheykhî lui prit le pouls et lui examina les yeux. Il détecta immédiatement que *les quatre humeurs* de la médecine traditionnelle (*ahlat-i erba'a*)<sup>49</sup> s'étaient mélangées au point de créer une grave dépression chez le royal patient. Le médecin diagnostiqua que seul un important choc psychologique pourrait sortir le sultan de son état. Peu de temps après, arrive un courrier annonçant la prise par les troupes de Mehmed 1er d'une inexpugnable forteresse ennemie. Aussitôt, le souverain reprend ses esprits et sa santé s'améliore rapidement jusqu'à guérison complète. Pour remercier Sheykhî de son efficace diagnostic en *psychosomatie*, Mehmed combla le médecin de faveurs et de biens.

#### *La médecine de l'aire byzantino-ottomane jusqu'en 1453: quelques remarques pour conclure.*

En prenant, en 1453, la prestigieuse capitale d'Empire qu'était Constantinople depuis plus d'un millénaire, Mehmed II marqua dans le domaine scientifique comme dans bien d'autres activités, le désir affirmé de mener désormais une politique impériale, plus vaste et plus systématique que précédemment. A l'aube de cette époque de profonde mutation, on peut, en guise de conclusion, faire quelques remarques à propos des sciences médicales de l'aire byzantino-ottomane pour la période d'un siècle et demi que nous avons brièvement évoquée ici, soit depuis l'émergence des émirats turcs d'Anatolie au début du XIV<sup>e</sup> siècle jusqu'à la veille de la conquête turque de Byzance au milieu du XV<sup>e</sup> e<sup>50</sup>:

1. Dans un premier temps, au XIV<sup>e</sup> siècle, corps médical, centres de soins et d'étude se répartissent à peu près également sur l'ensemble de l'Asie-Mineure turcomane. Pendant tout le siècle, des médecins appréciés pour leur compétence sont signalés un peu partout dans les émirats turco-anatoliens: en Anatolie centrale et septentrionale tout-d'abord, dans les vieux centres d'origine seldjoukide Konya, Sivas<sup>51</sup>, Amasya, Aksaray<sup>52</sup>, Kara-

man<sup>53</sup>, Sinope<sup>54</sup>. En Asie-Mineure occidentale, on a vu le rôle joué à la cour des Aydınoğlu par des praticiens byzantins, juifs et turcs; on peut signaler aussi Ishak bin Murâd de Gerede connu pour ses écrits médicaux<sup>55</sup>. Sheyhî, Ahmedî et Ahmed Dai sont de Kütahya et font une partie de leur carrière à la cour des émirs de Germiyan<sup>56</sup>.

2. On constate à la fin du XIV e s., un recentrage des activités médicales sur les métropoles ottomanes, Bursa et Edirne en particulier, qui vont, à cause de la suprématie de plus en plus marquée de l'Etat ottoman sur ses confrères turcomans, attirer un nombre croissant de scientifiques et d'intellectuels qui se mettent plus volontiers au service des maîtres prospères et dynamiques que sont les sultans ottomans, ceci dans un processus de *fuite des cerveaux* (*brain drain*) qui étoffe la cour ottomane au détriment des autres émirats turcs; des médecins comme Ahmedî, Hadji Pacha, Sheyhî, Ahmed Daî, Mûmin b. Mukbil, Shirvânî, Beshîr Tchelebî, après avoir travaillé dans les cours des émirs de Germiyan, Aydınoğlu ou Karaman, se mettent tous au service de la dynastie d'Osmân<sup>57</sup>, faisant des centres intellectuels ottomans des pôles très attractifs qui attirent même à l'occasion des étudiants byzantins<sup>58</sup>.

3. Une active politique hospitalière ottomane est sensible dans la cinquantaine d'années qui précède la conquête de Constantinople, avec deux réalisations d'importance: Bâyezîd 1er crée en 1399, à Bursa, un grand complexe comprenant hôpital (*dâr al-shifâ'*) et école de médecine où travaillent au début du XV e des praticiens connus comme Sheyhî, Husnû, Ibn Shérif etc... le personnel hospitalier comprend, dirigés par un médecin-chef, des chirurgiens, pharmaciens, ophtalmologues etc...<sup>59</sup>. Un peu plus tard, à l'époque de Murâd II (1421-1451), une importante léproserie est créée à Edirne; les deux établissements fonctionneront efficacement pendant plusieurs siècles (l'hôpital de Bâyezîd ne sera fermé qu'en 1854)<sup>60</sup>.

4. Comme au XIVe s., la médecine turque reste, pendant la première moitié du XV e s., à l'école de l'Iran et de l'Egypte, les formations médicales acquises dans ces deux pays, étant très ap-

préciées des Turcs, si on en juge par les carrières des médecins en vue de cette époque: Husnû, praticien à l'hôpital de Bâyezîd à Bursa, a étudié en Iran<sup>61</sup>. Kürt Ozan, médecin de Bâyezîd 1er et de Mehmed 1er vient lui aussi d'Iran<sup>62</sup> tandis que Shemseddîn, autre médecin du même sultan Bâyezîd, est égyptien<sup>63</sup>.

5. Le rôle des juifs, hommes de sciences et autres, semble important à la cour des sultans d'avant la prise de Constantinople: le grand philosophe Pléthon vint à l'époque de sa jeunesse dans la capitale ottomane pour y étudier auprès du maître juif Elisée *personnage très influent à la cour des barbares*<sup>64</sup>. Dans le domaine médical, le sultan Murâd II s'attache les services du médecin juif Ishak auquel succède un autre juif, le maestro Jacopo de Gaète, qui sera l'un des principaux médecins du fils de Murâd, le conquérant de Byzance, Mehmed II<sup>65</sup>. A Byzance également, le témoignage de Joseph Bryennios atteste de l'engouement des Byzantins pour la consultation des praticiens juifs<sup>66</sup>.

6. Si les derniers contacts entre Byzance indépendante et ses voisins turcs paraissent peu intenses, il semblerait cependant que la position d'enclave d'une ville étroitement enserrée au coeur du domaine ottoman, n'empêche pas qu'on y vienne à l'occasion de la capitale ottomane, chercher des médicaments pour soigner un sultan moribond<sup>67</sup>.

7. A partir de 1453, les sciences médicales, comme l'ensemble des activités intellectuelles et scientifiques, sous l'impulsion de Mehmed II le Conquérant, se développent très largement dans le cadre de la politique impériale du sultan. Dans le domaine médicale, la prise de Constantinople va amplifier les dynamiques précédemment évoquées, en développant de nouvelles structures, en attirant vers Istanbul les élites ou en les formant sur place. La volonté du nouveau maître turc d'Istanbul contribue à faire de la ville, la capitale intellectuelle et scientifique de l'Etat ottoman. En continuant à s'entourer de médecins persans, juifs et turcs<sup>68</sup>, tout en encourageant une production scientifique polyglotte en arabe, persan, turc et même grec<sup>69</sup>, le sultan sut donner rapidement à sa capitale les structures urbaines nécessaires

à ses ambitions de nouvel empereur et mécène: on a trace écrite ou monumentale d'environ 500 constructions érigées pendant son règne<sup>70</sup> dont le *Dâr al- schifâ'* créé dans le complexe (*külliyè*) de la nouvelle mosquée du Conquérant (l'ensemble de *Fâtih* proche de l'ancien hôpital-modèle byzantin du Pantokrator), et le *Sahn-i Semân*, l'université aux 8 collèges dont une faculté de médecine avec des professeurs recrutés, après soutenance de thèse, par un jury présidé par le sultan<sup>71</sup>. Ces organismes scientifiques étaient destinées, comme les fondations stambouliotes créées en d'autres domaines pendant le règne de Mehmed II, à récupérer la réputation prestigieuse de l'antique *πόλις* romano-byzantine, tout en la transformant radicalement en une nouvelle métropole-phare de la civilisation musulmane, *la cité où l'Islam abonde, Islambol*, selon un jeu de mot créé probablement par Mehmed II lui-même et qui devint l'une des appellations officielles de la capitale ottomane<sup>72</sup>.

## BIBLIOGRAPHIE ET NOTES

## Bibliographie générale

- ADNAN (ADIVAR) A., *La science chez les Turcs ottomans*. Paris, 1939.  
 RASHED R. (sous la direct. de), *Histoire des sciences arabes*. 3 vol., Paris, 1997 (ci-après HSA).  
 KAHYA E. et DEMIRHAN-ERDEMIR A., *Medecine in the Ottoman Empire*. Istanbul, 1997 (ci-après MOE).  
 POLLAK K., *Die Heilkunde der Antike, Wissen und Weisheit der alten Ärzte II*. Düsseldorf/Vienne, 1969.  
 ÜNVER A.S., *Hekim Konyalı Hacı Pasa, Hayatı ve Eserleri* Le médecin Hadji Pacha de Konya, vie et oeuvre. Istanbul, 1953.

1. Ou ce qu'on appelle par convention ainsi, bien que cela ne corresponde pas bien évidemment aux réalités chronologiques propres à l'histoire ottomane.
2. Littoral égéen, Bithynie, Trébizonde, Philadelphie, Mistra, Epire, Thessalonique ...
3. Avec encore bien des obscurités et des lacunes, état de la question dans LINDNER R.P., *Nomads and Ottomans in Medieval Anatolia*. Bloomington, 1983; IMBER C., *The Ottoman Empire, 1300-1481*. Istanbul, 1990; KAFADAR C., *Between Two Worlds-The Construction of the Ottoman State*. Berkeley/Los Angeles/Londres, 1995.
4. Cfr. BALIVET M., *Byzantins et Ottomans: relations, interaction, succession*. Sous-presse, Istanbul, 1999.
5. L'émirat ottoman est le plus connu de tous, mais ne devient prééminent en Anatolie qu'au XVe siècle.
6. La fonction de plaque tournante scientifique et culturelle de la métropole pontique, indépendamment de Constantinople, ne doit jamais être perdue de vue, cf. les études de BRYER A., par ex. *Peoples and Settlement in Anatolia and the Caucasus*. Variorum Reprints, Londres, 1988.

7. RASHED R. (sous la direct. de), par ex. *Histoire des sciences arabes* 3 vol., Paris, 1997 (ci-après HSA); JACQUART D., *La science médicale occidentale entre deux renaissances*. Variorum Reprints, Londres, 1997.
8. JACQUART D., MICHEAU F., *La médecine arabe et l'occident médiéval*. Paris, 1990.
9. Pour ne pas s'éloigner trop de l'époque qui nous intéresse ici, citons deux exemples du XIIIe s.: à Constantinople le médecin juif de l'empereur byzantin Manuel 1er signalé par Benjamin de Tudèle, ...*Rabbi Salomon l'Egyptien, médecin du roi* (grâce à qui) *les juifs jouissent d'une certaine tranquillité*.... HARBOUN H., *Benjamin de Tudèle*. Aix-en-Provence, 1998, pp.205-206; et les praticiens juifs de la cour de Saladin dont le fameux Maïmonide, HSA, p.184.
10. BRÉHIER, *La civilisation byzantine*. Paris, 1970, pp. 381-382.
11. *Maintenant cependant, on n'attache même pas une importance secondaire à l'étude...*, COMNENE A., éd. et trad. LEIB B., vol.III, Paris, 1989, p. 218. Anne qui se pique, entre autres compétences scientifiques, de connaissances médicales, préside au chevet de son père mourant à la consultation des médecins de la cour, soulignant la divergence de leurs diagnostics et donnant le sien propre; elle semble, à quelques exceptions près, n'avoir qu'une piètre opinion des compétences de la corporation médicale, III, pp. 230-236; cfr aussi PSELLOS M., au XIe s., parlant de la philosophie avec l'auto-satisfaction qui lui est coutumière: *Ayant moi-même trouvé la philosophie expirante, du moins du côté de ceux qui font profession de philosophe, je l'ai moi-même ranimée et vivifiée sans avoir rencontré le secours d'aucun professeur éminent*. RE-NAULD E. (éd. et trad.), PSELLOS M., *Chronographie*. Paris, 1967, vol I, p.135; même constat de décadence en astronomie, ...*science qui s'était éteinte depuis longtemps* ..., selon Théodore Métochite qui contribua, au XIVe s. à la ranimer, GUILLAND R., *Les poésies inédites de Théodore Métochite*. Paris, 1959, p.181.
12. RUNCIMAN S., *The Last Byzantine Renaissance*. Cambridge, 1970, p.89.
13. DELOBETTE L., *Théodore Lascaris, Eloge de Nicée, Eloge de Jean Vatatzès*. Thèse de doctorat, Paris IV, 1997, vol.I, p.318; NICOLAIDES E., *Au carrefour des civilisations: les sciences à Byzance*. In: *Europe*, 1997; 822, oct.1997, Paris, p.129.
14. DELOBETTE L., ouv. cit. n. 3.: Théodore II visite l'Asklépiion de Pergame et y évoque le souvenir de Galien.
15. *Ibid.*, p.204.
16. POLLAK K., *Die Heilkunde der Antike, Wissen und Weisheit der alten Ärzte II*. Düsseldorf/Vienne, 1969, pp. 283-284 et RUNCIMAN S., ouv. cit. n. 12, p.92.
17. POLLAK K., ouv. cit. n. 16, pp. 288-89; JANIN R., *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*. Paris, 1953, pp.576-578.
18. PSELLOS M., ouv. cit. n. 11, introd., p.XI.
19. SATHAS K.N., *Bibliotheca graeca Medii Aevi*. Vol. V, Athènes-Paris, 1874-76, 508, 11sqq.
20. BRÉHIER, ouv. cit. n. 10, p. 382.
21. PINGREE D., *The Astrological School of John Abramius*. *Dumbarton Oaks Papers* (ci-après DOP), pp.199-200.
22. SHUKUROV, AIMA; *the Blood of the Grand Komnenoi*. *Byzantine and Modern Greek Studies* 1995; 19:180-81.
23. Chioniadès, est en rapport étroit, comme Hodja Lulu, avec Trébizonde et Alexis II: supra nt 22, et WESTERINK L.G., *La profession de foi de Grégoire Chionadès*. *Revue des Etudes Byzantines* 1980; 38: 233-245; la lettre de Chrysokkokès sur Chioniadès est dans Νέος Ἑλληνομνημίων, 1924; 15: 332-336.
24. ... καὶ ἰατρικὴν ἀκριβῶς ἀσκήσειεν..., ouv. cit. n. p. 335.
25. Astronomiques pour l'essentiel mais aussi recueils ayant rapport avec la médecine WESTERINK L.G., ouv. cit. n. 23, p.237.



26. *Ibid.*, p. 240.
27. πρὸς Πέρσας καὶ Χαλδαίους καὶ Ἀραβας διὰ τοσούτων χρόνων διατετρίφαμεν..., *ibid.*, p. 243.
28. Cité d'après Saint Basile, *ibid.*, p.245.
29. Ils sont nombreux au Caire, HSA, pp.184-186.
30. A côté de praticiens juifs, *infra* nt. 45.
31. DOUKAS, éd. Bonn, *Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae*, p. 23.
32. PHILIPPIDIS-BRAAT A., *La captivité de Grégoire Palamas chez les Turcs:dossier et commentaire*. Travaux et Mémoires, 7, Paris, pp.148-151.
33. LECLERC L., *Histoire de la médecine*. Paris,1876, vol.II, p.271.
34. Dans l'introduction à son traité intitulé *Shifâ al-askâm* (la guérison des maladies), *ibid.*, p. 267.
35. L'Égypte de ce temps est souvent appelé l' *Etat des Turcs* (*Dawla al-Atrâk*) et la connaissance du turc à côté de l'arabe peut favoriser les carrières dans l'armée, à la cour et dans l'administration, BALIVET M., *Islam mystique et révolution armée dans les Balkans ottomans*. Istanbul, 1995, p.44.
36. Connu comme poète, Ahmedî écrivit aussi un ouvrage médical intitulé *Muntahab al-shifâ* (choix de guérisons), ADNAN (ADIVAR) A., *La science chez les Turcs ottomans*. Paris, 1939, p.18; KAHYA E. et DEMIRHAN-ERDEMIR A., *Medecine in the Ottoman Empire*. Istanbul, 1997, p.31 (ci-après MOE).
37. Ils étudient d'ailleurs souvent auprès d'Anatoliens comme Akmaledî de Bayburt ou Hüseyin de Ahlat, ce dernier connu comme un habile médecin à la cour du Caire, BALIVET M., *Islam mystique*, pp.45,48,49.
38. TASKÖPRÜZADE, *Es-Sekâ'ikun-Nu'mâniye*, éd. FURAT A.S., Istanbul, 1985, p.52.
39. Par ex.le mystique ottoman, condisciple de Hadji Pacha, Bedreddî de Samavna (mort en 1416) qui séjourna longuement à Shayhûniyya à partir de 1382, ou Ibn 'Arab de Bursa (mort en 1426) qui y vécut 30 années, BALIVET M., *Islam mystique*, p.45.
40. Sur l'importance de l'hôpital Mansûriya HSA 188
41. Il dédie à Murâd II plusieurs de ses oeuvres, ÜNVER A.S., *Hekim Konyalı Hacı Paşa, Hayatı ve Eserleri* (Le médecin Hadji Pacha de Konya, vie et oeuvre), Istanbul, 1953, p.88.
42. Au lieu-dit *Hısarlık* où les médecin d'Izmir ont réhabilité sa tombe en 1955, *ibid.*, p.88.
43. *Ibid.*, pp.89-90.
44. MOE, p.25.
45. *Meshûrî Hekîm Sinân*, GELIBOLULU 'ALI, *Kitâbü'l-Târîh-i Kûnhü'l-Ahbâr*. Ed. UGUR A., Kayseri, 1997, vol.I, p.319.
46. Les éditeurs français d'Ibn Battûta traduisent le terme *dhuâba* (*imâmâtun laha dhuâbatun*) par *...un appendice qui tombait par derrière, alors qu'il s'agit très probablement de la coutume juive consistant à porter des boucles de cheveux pendant de chaque côté du visage, en hébreu pe'ot, les boucles de cheveux, littéralement les bords, les coins, les extrémités*, DEFREMERY C. et SANGUINETTI B.R. (ed. et trad.), IBN BATTUTA, *Voyages*. Paris,1854, vol.II, p.305; ELMALEH A., *Nouveau dictionnaire complet hébreu-français*. Tel-Aviv, 1953, vol.III, col.2837.
47. TASKÖPRÜZADE, pp.111-112.
48. GELIBOLULU'ALI, pp.323-324; PARMAKSIZOGLU I. (éd.), SADEDDIN, *Tacû'r-Te-vârîh*. Ankara, 1975, vol.II, pp.84-85.
49. La bile jaune (*safra*), le phlegme (*balgham*), le sang (*dem*) et la mélancolie ou bile noire (*sevdâ*), GIBBE J.W., *A History of Ottoman Poetry*. Londres,1900, I, p.301.
50. Sans oublier la disparition légèrement postérieure d'autres centres intellectuels et scientifiques byzantins importants comme Mistra et Trébizonde.

51. Hadji Pacha est de Konya, supra nt. 41; 'Alî de Sivas est un praticien très réputé au XIVE siècle, MOE, p.25.
52. Le célèbre philosophe et médecin, Djemâleddîn d'Aksaray (mort en 1398 ou 99), étudie à Amasya; de même, au XVE siècle, les médecins, Akshemseddîn, mystique et maître spirituel du sultan Mehmed II, et Shukrullâh Shirvânî font leurs études à Amasya, *ibid.*, pp.25,42,43.
53. Le médecin Beshîr Tchelebi, exerce un temps à la cour de Karaman, *ibid.*, p. 43.
54. Mûmin b. Mukbil de Sinope pratique la médecine à la cour des émirs de la dynastie de Tchandar, *ibid.*, p.41.
55. *Ibid.*, p.23.
56. *Ibid.*, pp. 30,31,40.
57. *Ibid.*, pp.40-44.
58. Cfr: le cas de Georges Gémiste Pléthon, *infra*, nt. 64.
59. MOE, p.22.
60. SEHSUVAROGLU B.N., *Encyclopédie de l'Islam*, 2e éd., s.v. *bîmârîstân*
61. MOE, p.22.
62. ASIKPASAZADE, *Tevarîh-i Al-i Osmân*, Dans *Osmanlı Tarihleri*, éd. ATISIZ N.C., Istanbul, 1949, p.156; UNAT F.R. et KÖYMEN M.A (éd.), NESRI, *Kitâb-ı Cihân-Nümâ*. Ankara, 1957, vol.II, p.555.
63. INALCIK H., *The Ottoman Empire*. Londres, 1973, p.89.
64. PETIT L. (éd), GENNADIOS SCHOLARIOS, *Oeuvres complètes*. Paris,1930 sqq., vol.IV, p.162; et aussi, p.152: (*Elisée*) était parmi les personnages les plus puissants à la cour des barbares.
65. BABINGER F., *Mahomet II le Conquérant et son temps*. Paris, 1954, p.108.
66. OECONOMOS L., *L'état intellectuel et moral des Byzantins,d'après une page inédite de Joseph Bryennios*. Mélanges Charles Diehl, I, Paris.
67. DOUKAS, p.128.
68. BABINGER, pp.347, 348, 545, 546.
69. *Ibid.*, pp. 301,597; RABY J., *Mehmed the Conqueror's Greek Scriptorium*. DOP 1983;37: 15-29.
70. AYVERDI E.H. et YÜKSELI. A., *Ilk 250 Senenin Osmanlı Mimârîsi*. Istanbul, 1976, pp. 219-234.
71. ADNAN(ADIVAR), pp.33,36.
72. *Encyclopédie de l'Islam*. 2e éd., s.v. *Istanbul* INALCIK H., SIRUNI H., *Studia et Acta Orientalia*, III (1960), p.173.

Correspondance should be addressed to:

Michel Balivet, Etudes turques et ottomanes, UFR ERLAOS Université de Provence, (Aix-Marseille I), 29, avenue Robert-Schuman - 13621 Aix-en-Provence Cedex 1, F.